

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



À tire-d'ailes au-dessus des siècles *Le Canard de bois* de Louis Caron

André Vanasse

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1981). Compte rendu de [À tire-d'ailes au-dessus des siècles : *Le Canard de bois* de Louis Caron]. *Lettres québécoises*, (24), 22–24.



À tire-d'ailes au-dessus des siècles

Le Canard de bois de Louis Caron

Au XIX^e siècle on prétendait (c'était, bien sûr, le clergé et les tenants d'une idéologie conservatrice) que la seule forme romanesque qui nous convenait était le roman historique. Ainsi Edmond Lareau affirmait que « le roman historique est le seul appelé à vivre en Canada. C'est du moins celui qui doit attirer davantage les sympathies de nos littératures ». Cette opinion était partagée par Benjamin Sulte, L.-M. Darveau, Sylva Clapin et combien d'autres. Il n'est pas étonnant qu'il connût alors un si grand succès. Joseph Doutre, en 1844, ouvrait la marche avec *Les Fiancés de 1812*. Il fut suivi par les Marmette, Chevalier, Bourassa, Rousseau, Boucherville, Girard, Tardivel... Ce dernier écrivait dans sa préface de *Pour la patrie* : « Le roman, surtout le roman moderne et plus particulièrement encore le roman français, me paraît être une arme forgée par Satan lui-même pour la destruction du genre humain. Et malgré cette conviction, j'écris un roman ! Oui, et je le fais sans scrupule, pour la raison qu'il est permis de s'emparer des machines de guerre de l'ennemi et de les faire servir à battre en brèche les remparts qu'on assiège ».

Quelle haute moralité chez cet homme qui fut le premier à prêcher pour l'indépendance du Québec ! Il se peut, en outre, qu'il ait réellement atteint son but. Cela expliquerait, du même coup, le peu d'intérêt que l'on prend à lire *Pour la patrie*. D'ordinaire les romans à haute teneur morale possè-

dent cette détestable qualité d'ennuyer le lecteur. Tardivel ne fait pas exception à la règle.

Quant aux autres romanciers, est-il nécessaire de dire que, malgré qu'ils fussent soumis à la surveillance d'un clergé vigilant, ils ont tout fait pour transgresser les normes impossibles auxquelles aurait dû se plier le genre. André Sénécal, dans le dernier numéro de *Voix et Images* (Vol. VII, no 1, automne 81) a démontré de façon convaincante que le libertinage, l'inceste et l'homosexualité circulent, à peine voilés, dans *Les Fiancés de 1812*.

Tardivel avait raison. Le roman est une arme dangereuse. Voilà pourquoi au roman historique, trop vaste et trop protéiforme, on a préféré par la suite le roman de la terre. Après 1900, les grandes oeuvres sanctionnées par la classe dominante s'appellent *Maria Chapdelaine*, *Trente Arpents*, *Menaud maître-draveur*, *Un homme et son péché*, *Le Survenant*. Bien sûr quelques erreurs de parcours (*La Scouine*, *Marie Calumet*) mais insuffisantes pour déloger le roman de sa forteresse.

Ainsi la montée du roman de la terre entraîna l'agonie du roman historique. Rex DesMarchais et Robert de Roquebrune (mon lointain cousin de regrettée mémoire) essayèrent tant bien que mal de le réanimer : peine perdue.

Louis Caron renoue, volontairement ou pas je ne saurais le dire, avec la

grande tradition des romanciers « pernicieux », celle des Joseph Doutre et des Boucher de Boucherville (ce dernier ayant été signataire du manifeste des Fils de la liberté, arrêté puis grâcié), et, comme eux, s'exerce à réanimer l'histoire. Le libéralisme de son époque lui a donné des ailes : il va beaucoup plus loin avec son canard de bois que ses prédécesseurs.

Faut-il le dire ? Le clergé et les autorités en place en prennent leur claque.

Mais de quoi s'agit-il au juste ?

Louis Caron, fidèle à sa manière (celle inaugurée dans *L'Emmitouflé*) mène de front deux histoires parallèles, celle de Bruno Bellerose, 15 ans, engagé pour la première fois dans les chantiers de la haute Mauricie en 1935, et celle de Hyacinthe Bellerose, son arrière grand-père, victime de la difficile époque des années 1830-1840 au cours de laquelle eut lieu la révolte des patriotes.

Dans les deux cas nous sommes, d'entrée de jeu, placés devant un fait accompli : les Anglais ont pris le pouvoir et le font sentir de manière tout à fait tangible : il y a les possédants et les possédés ; il y a ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Bruno s'engage auprès de T.-C. McBride, propriétaire de la concession de bois, à faire « son devoir comme un bon et fidèle serviteur (p. 14) ». Quant à Hyacinthe Bellerose, il n'a pas le choix : ses parents sont,



Louis Caron

depuis l'introduction du régime seigneurial en Nouvelle-France, les censitaires de leur seigneur. Pour eux, la vie continue. À cette différence près que, depuis quelques années, ce ne sont plus aux Plessis, seigneurs de père en fils, mais à William-Michael Cantlie à qui ils doivent respect et obéissance. Différence qui serait sans importance si le changement de langue et de propriétaire ne leur faisait pas prendre conscience pour cette terre, sur laquelle les générations de Bellerose ont bûché depuis 1672, ne leur appartient même pas.

Hyacinthe de son côté, après s'être marié à la « gaumine » avec la belle et riche Flavie Piché (c'est-à-dire en prononçant tous deux à l'église leur intention de vivre ensemble, devant l'assistance et à la face du curé mais sans avoir obtenu le consentement de leurs parents respectifs), a fui vers les « Bois francs » pour y défricher une terre. Après cinq ans de durs labeurs, Hyacinthe revient à son village natal tirant un traîneau sur lequel git le cadavre de Flavie. Pour seul bien, il porte sur son dos une poche de loup dans laquelle est recroquevillé Tim Burke, le petit Irlandais adopté quelque temps auparavant pour faire oublier à Flavie le bébé mort-né auquel elle avait donné nais-

sance. Cinq ans de misères et de souffrances pour rapporter la mort sur un traîneau !

C'est dans ce contexte d'humiliation et de pauvreté que s'inaugure *Le Canard de bois*, premier tome d'une série de trois sur « Les fils de la liberté ».

À la façon dont se déroulent les événements, on se demande bien de quelle manière ces « fils » vont trouver leur liberté. Pour l'heure, ils mènent une vie à faire pleurer. De connaître les conditions impossibles dans lesquelles vit le peuple « canadien », nous arrache le coeur. Ce documentaire (Caron affirme que, pour l'écrire, il a consulté des « mètres de rayonnages de livres » et battu la campagne) nous plonge en plein coeur d'une réalité qu'on pouvait difficilement imaginer. Cette vérité, de même que celle du pays conquis et dominé à la fois par les Anglais et le clergé, ne peuvent nous échapper : elles nous pénètrent dès les premières pages et ne nous quittent pas jusqu'à la fin. De ce point de vue le roman est une réussite même s'il répète (on peut parler ici de discours obsessionnel) ce que ceux qui l'ont précédé ne cessent de nous dire depuis cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis *La Terre paternelle*,

Louis Caron

Le canard de bois

Les fils de la liberté



roman / Boréal Express

Lurelu

Le trimestriel québécois de la littérature jeunesse
Vol. 4, No 3 • Automne 1981



Une entrevue avec Philippe Béha
Dossier: Folklore et littérature enfantine

LURELU

**La seule revue
exclusivement
consacrée
à la littérature
québécoise
pour la jeunesse**

*

- des critiques de livres
- des dossiers étoffés
- des entrevues avec des auteurs-es et des illustrateurs-trices
- des chroniques sur l'animation, les librairies et les à-côtés de la littérature de jeunesse

*

ON S'ABONNE !

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Compléter et retourner à
Lurelu, 4740, rue Parthenais
Montréal H2H 2G7

5\$/par année
3 numéros dont un double

à savoir que des étrangers sont venus et qu'ils ont pris tous nos biens. Parfois j'en viens à souhaiter une autre version. Celle qui dirait, par exemple, que Wolfe a déboulé les plaines et que regagnant sa flotte, lui et son armée sont morts sur le coup, surpris qu'ils furent par un froid terrible qui les figea sur place. On pourrait même imaginer, comme rappel des temps passés, qu'il soit permis à quiconque de revivre l'époque heureuse de cette victoire inespérée : il suffirait de fixer, d'un oeil éminemment croyant, les eaux du fleuve depuis un point précis du château Frontenac pour voir sortir de son lit, tout blanche et fumant de frimas, la flotte entière de Wolfe avec, à sa proue, la figure glacée du général. Bien sûr il ne serait donné qu'à quelques rares privilégiés d'être les témoins du miracle mais ceux-ci seraient à chaque année, suffisamment nombreux pour que la légende se perpétue jusqu'à la fin des temps.

Mais nous n'en sommes pas là. Louis Caron, au lieu de faire sauter l'histoire comme une boîte aux lettres, la réécrit à sa manière. Cela donne un récit captivant mais dont le découpage fait sentir, malgré tout, qu'il s'agit d'une idée qui a été produite pour la télévision. « Les fils de la liberté » sera, dans un avenir rapproché, diffusée chez nous sous forme de série télévisée. Voilà pourquoi je me demande si cette contrainte n'a pas obligé Caron à multiplier les séquences. Je n'ai pas relu *L'Emmitoufflé* mais il me semble que le rythme était moins rapide, qu'il nous était possible de

« rêver » les deux histoires des déserteurs. Ici les flash se multiplient, les événements se précipitent. En outre, l'histoire de Hyacinthe Bellerose me paraît autrement plus intéressante que celle de Bruno. Elle l'est à un double point de vue : d'abord en tant qu'histoire d'amour entre Hyacinthe et Marie-Moitié, l'attachante métisse; ensuite en tant qu'histoire politique contre les tenants du pouvoir établi.

Chose certaine je me suis surpris, plus d'une fois, à faire de la lecture rapide lorsqu'il s'agissait des parties concernant la vie de Bruno; j'avais hâte d'en finir pour pouvoir me plonger dans celle de Hyacinthe.

Bien sûr en racontant deux histoires parallèles, Caron courait le risque que l'une l'emporte sur l'autre. À mon avis c'est ce qui se produit dans *Le Canard de bois*. Cela ne m'empêche pas pourtant pas de croire que ce roman est excellent et qu'il renoue de façon magistrale avec le roman historique en plus de faire renaître une image qui nous obsède depuis toujours : celle de l'Indien comme allié et porteur du rêve de la liberté. À ce titre, Marie-Moitié nous rappelle des figures aimées, celles du Survenant, de François Paradis mais aussi et surtout celle de Louise Genest (image inversée du couple) du roman *Louise Genest* de Bertrand Vac dont il faudrait bien parler un jour.

Quoi qu'il en soit, je crois bien que Caron est parti du bon pied. J'attends avec impatience les deux romans à venir. □

Marie Uguay

Marie Uguay, poète, est décédée le 26 octobre, à l'âge de 26 ans.

Née à Montréal en 1955. Elle a publié son premier recueil de poèmes *Signe et Rumeur* en 1976 aux éditions du Noroît. *L'Outre-Vie*, deuxième recueil, paraissait en 1979, avec des photographies de Stéphan Kovacs, chez le même éditeur. Par ailleurs, le Noroît devrait publier d'elle un troisième recueil d'ici quelques mois.

Une semaine avant sa mort, Huguette Uguay mettait en scène un spectacle-récital de poésie de Marie Uguay intitulé *Il fait beau comme jamais*, spectacle présenté à la Bibliothèque nationale, le dimanche après-midi. Cinq comédiens interprètent les poèmes de Marie Uguay : Nathalie Naubert, Jean-Louis Paris, Ninon Lévesque, Benoît Dagenais et Diane Robitaille. Hommage qui arrive à point.



Photo : Athé